



Si l'on discutait ? L'historien du religieux et le réseau

Grégory Goudot

► **To cite this version:**

Grégory Goudot. Si l'on discutait ? L'historien du religieux et le réseau. Bulletin du CERCOR, 2011, pp.85-92. <halshs-00591447>

HAL Id: halshs-00591447

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00591447>

Submitted on 9 May 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SI L'ON DISCUTAIT ? L'HISTORIEN DU RELIGIEUX ET LE RÉSEAU

Grégory GOUDOT

Université Blaise-Pascal — Clermont-Ferrand II

Omniprésent dans l'historiographie la plus récente, le terme de réseau tel qu'employé par la communauté historique demeure dans bien des cas cantonné à sa seule dimension métaphorique. Désignant, selon l'humeur et l'envie, flux, lieux, infrastructures, groupes et individus, le dérivé du *réseuil* médiéval et renaissant — qui désigne à l'origine tissus à larges mailles, rets et filets, archétypes entre tous d'amas de lignes et de points interconnectés¹ — apparaît comme un concept caméléon dont la plasticité évacue commodément le flou d'une démarche ou les impuissances de l'historien. Aussi s'est-on longtemps gardé d'interroger, comme s'y sont essayées la philosophie² et la géographie³, les enjeux épistémologiques et méthodologiques soulevés par l'usage d'un terme aussi labile et polysémique, et de s'aventurer hors du champ balisé de la discipline pour tenter d'en formaliser l'appropriation à l'aide d'outils empruntés aux sciences sociales. C'est désormais chose faite, et c'est heureux⁴.

D'aucuns, en réalité, n'ont pas attendu les effets de mode pour s'emparer de la question, après qu'un collectif transdisciplinaire — politologues, juristes, sociologues et historiens — eût taché voilà plus de deux décennies déjà de différencier groupes et réseaux, en dégagant de premiers modèles de « mise en réseau » transcendant les clivages thématiques et chronologiques⁵. Transversalité, pluridisciplinarité : stimulant ? Sans nul doute. Convaincant ? Pourquoi pas... à la condition de n'être pas trop historien, *a fortiori* du Moyen Âge ou de la première modernité. Comment, en effet, lire la correspondance d'Ignace de Loyola et scruter le milieu des inspecteurs du travail de la fin du XX^e siècle à l'aune d'un même outillage intellectuel ? Louable, utile, la tentative montre les limites intrinsèques de la transversalité et de l'interdisciplinarité : droit, histoire, sociologie et sciences politiques ne se retrouvent pas toujours autour de méthodes identiques, car

1. Pierre MUSSO, « Genèse et critique de la notion de réseau », Daniel PARROCHIA (dir.), *Penser les réseaux*, Seyssel, 2001, p. 195-196.

2. Daniel PARROCHIA, *Philosophie des réseaux*, Paris, 1993.

3. Henri BAKIS, *Les réseaux et leurs enjeux sociaux*, Paris, 1993.

4. Jean-Pierre DEDIEU, Zakarias MOUTOUKIAS, « Approche de la théorie des réseaux sociaux », Juan Luis CASTELLANO, Jean-Pierre DEDIEU (dir.), *Réseaux, familles et pouvoirs dans le monde ibérique à la fin de l'Ancien Régime*, Paris, 1998, p. 7-30 ; Claire LEMERCIER, « Analyse de réseaux et histoire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 52-2 (2005), p. 90.

5. Philippe DUJARDIN (éd.), *Du groupe au réseau. Réseaux religieux, politiques, professionnels. Table ronde C.N.R.S. des 24 et 25 octobre 1986 tenue à l'Université Lumière — Lyon II : « Groupes et réseaux, approches socio-historiques »*, Paris, 1988.

leurs préoccupations elles-mêmes ne le sont pas. Puis ont fleuri les premiers travaux d'historiens convoquant les acquis de la sociologie relationnelle et de l'analyse de réseaux (*network analysis*), éclairant de cette lumière nouvelle le fonctionnement des cercles intellectuels londoniens des XVI^e et XVII^e siècles⁶, de l'État espagnol du XVIII^e siècle⁷ ou des stratégies familiales à l'œuvre dans deux localités d'Ile-de-France entre 1560 et 1685⁸. Autant de travaux offrant à un concept de réseau formalisé, ainsi qu'aux outils méthodologiques afférents, un ancrage assuré dans le champ de l'histoire sociale, dont témoigne aussi éloquemment la place incontournable qui est désormais la sienne en histoire de la famille⁹ — à telle enseigne que l'on a pu voir dans cette démarche inspirée de la sociologie relationnelle la seule digne de l'historien pratiquant aujourd'hui « l'histoire sociale avec un minimum d'intelligence et de discernement »¹⁰, ou à tout le moins juger « indûment prudent, voire-contreproductif » tout refus assumé d'y adhérer¹¹. Ainsi les derniers irréductibles sont-ils priés de s'incliner devant la démonstration par l'exemple. Lequel, au juste ? Celui des réseaux relationnels de personnels d'institutions françaises de recherche historique au dernier quart du XX^e siècle¹², à n'en pas douter le plus à même de balayer les réserves du médiéviste ou du primomoderniste. Ce qui en dit long sur ce qu'il peut y avoir d'incompréhension mutuelle voire d'inconscience de l'univers de l'autre au sein d'une même communauté disciplinaire, laquelle revendique pourtant de n'être pas l'agrégat de chapelles particulières en dépit des inévitables périodisations académiques.

Quid des historiens du religieux, si tant est que la dénomination ait un sens ? On a suffisamment martelé que les concepts de « religion », de « politique », d'« économie » et de « société », créations des Lumières — la religion est fille de Rousseau, l'économie de Smith —, sont impuissants à dire le Moyen Âge et la première modernité, aux univers mentaux desquels ils sont foncièrement étrangers¹³. Il reste que pour inappropriée voire anachronique qu'elle soit, la terminologie est commode et répandue jusque dans les rangs de l'institution — admettons donc qu'il puisse

6. Pascal BRIOIST, *Les cercles intellectuels à Londres, 1580-1680*, 2 vol., thèse dactyl., Institut Universitaire Européen de Florence, 1993.

7. J. L. CASTELLANO, J.-P. DEDIEU (dir.), *Réseaux, familles et pouvoirs...*, *op. cit.*

8. Jérôme Luther VIRET, *Valeurs et parenté : l'exemple d'Écouen et de Villiers-le-Bel (1560-1685)*, thèse dactyl., E.H.E.S.S. (Paris), 1998 [publiée depuis : *Valeurs et pouvoir. La reproduction familiale et sociale en Ile-de-France. Écouen et Villiers-le-Bel (1560-1685)*, Paris, 2004].

9. Un exemple parmi d'autres : *Annales de démographie historique*, 2005-1 : *Histoire de la famille et analyse de réseaux* (dont le propos théorique et historiographique de Claire LEMERCIER, « Analyse de réseaux et histoire de la famille : une rencontre encore à venir ? », p. 7-31).

10. J.-P. DEDIEU, Z. MOUTOUKIAS, « Approche de la théorie des réseaux sociaux », art. cit., p. 12.

11. Cl. LEMERCIER, « Analyse de réseaux et histoire », art. cit., p. 90.

12. *Ibid.*, p. 91-95.

13. Alain GUERREAU, *L'avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXI^e siècle ?*, Paris, 2001.

exister une histoire et des historiens du fait religieux. Si ce n'est les contemporanéistes¹⁴, eux s'accrochent volontiers du réseau-métaphore, qu'il s'agisse des « réseaux monastiques et canoniaux »¹⁵, de l'intervention « en réseau » de la monarchie dans les réformes monastiques françaises de la Renaissance¹⁶ ou du rôle des « réseaux cléricaux dans la construction de l'État moderne »¹⁷, et le revendiquent parfois¹⁸. D'autres, se méfiant d'un vocable dévoyé, argueraient que la connotation dépréciative dont il est investi tend vite à métamorphoser tel groupe d'individus en redoutable nébuleuse — inconvénient dont ne souffrait pas le terme plus neutre de « milieu » qu'il a supplanté¹⁹. Ils n'auraient pas tort, les « milieux dévots » d'une génération ayant de fait laissé place aux « réseaux dévots » d'une autre²⁰, pas plus que ne se fourvoieraient ceux qui renâclent à déceler derrière quelques relations interpersonnelles une structure parfaitement délimitée, agissant de façon logique et coordonnée. Bref, tous concluraient à n'en pas douter d'une même voix que « la polysémie de la notion explique son succès mais jette le doute sur sa cohérence »²¹.

Au pire méfiance à l'encontre de la notion même, au mieux difficultés à rompre avec la commodité et la plasticité du réseau-métaphore : d'où cette frilosité au moins apparente des historiens du religieux à l'encontre du réseau-concept peut-elle diable provenir ? On voudrait, en traquant et en discutant quelques uns de ses fondements, ne pas céder ici trop facilement à la tentation du discours épistémologique purement abstrait, qui postulerait la nécessité *a priori* pour l'historien de faire sien à tout prix des concepts forgés par d'autres. « On est aussi en droit de rester vigilant face aux effets de légitimation par simple importation des thématiques venues d'autres contextes académiques ou scientifiques [...] : la réactivité ne signifie pas nécessairement

14. Matthieu BREJON DE LAVERGNÉE, « Sociabilités catholiques. L'apport de l'analyse de réseaux à l'histoire religieuse », *Revue d'histoire ecclésiastique*, 104-1 (2009), p. 138-171 ; ID., « Mythes politiques et analyse de réseaux. La Congrégation à Paris sous la restauration », *Histoire & Mesure*, XXIV-1 (2009), p. 157-188.

15. *Naissance et fonctionnement des réseaux monastiques et canoniaux. Actes du 1^{er} colloque international du CERCOR (Saint-Étienne, 16-18 septembre 1585)*, Saint-Étienne, 1991 (CERCOR. Travaux et recherches, 1).

16. Jean-Marie LE GALL, *Les moines au temps des réformes. France, 1480-1560*, Seyssel, 2001, p. 107 et sq.

17. Benoist PIERRE, *Les réseaux cléricaux dans la construction de l'État moderne : la congrégation franco-italienne des Feuillants (XVI^e-XVIII^e siècle)*, 3 vol., thèse daçtyl., Institut Universitaire Européen de Florence, 2002 [publiée depuis : *La bure et le sceptre. La congrégation des Feuillants dans l'affirmation des États et des pouvoirs princiers (vers 1560-vers 1660)*, Paris, 2006].

18. Bernard DOMPNIER, « Réseaux de confréries et réseaux de dévotions », *Siècles. Cahiers du Centre d'Histoire « Espaces & Cultures »*, 12 (2000) : *La circulation des dévotions*, p. 10.

19. Tous arguments opposés en soutenance à Marie-Françoise TAILLANDIER, *Des réseaux français au service des missions lointaines (1600-1663)*, 2 vol., thèse daçtyl. Université Blaise-Pascal — Clermont-Ferrand II, 2003. Voir le (publique) compte-rendu de la *Revue d'histoire de l'Église de France*, XC/224 (2004), p. 391-394.

20. À preuve : Robert SAUZET, « Le milieu dévot tourangeau et les débuts de la Réforme catholique », *Revue d'histoire de l'Église de France*, LXXV/194 (1989), p. 159-166 ; Catherine MARTIN, « La correspondance, témoin de la vitalité des réseaux dévots : l'exemple des compagnies de la Propagation de la Foi », dans Louis CHÂTELLIER, Philippe MARTIN (dir.), *L'écriture du croyant*, Turnhout, 2005, p. 3-12.

21. P. MUSSO, « Genèse et critique de la notion de réseau », art. cit., p. 194.

l'abdication de tout esprit critique »²². Parce que faire de l'histoire, c'est tenter de donner au passé une intelligibilité qu'il n'a pas toujours avant que d'élaborer une construction intellectuelle ; parce que l'interdisciplinarité que l'on va célébrant vaut moins comme expérience épistémologique à vocation purement heuristique que comme oxygénateur intellectuel de celui dont les outils d'analyse habituels peuvent devenir autant d'œillères. Parce qu'en ce bas monde que ne peuplent pas les seuls purs esprits, enfin, l'emprunt contracté auprès des sciences sociales, fut-il conceptuel et méthodologique, demeure un emprunt, dont le propre est de comporter sa part de frais annexes, suffisamment dissimulés pour ne pas rebuter le chercheur dans le besoin.

Qui s'est frotté à la réforme du clergé, cette obsession de la fin du Moyen Âge et des Temps modernes naissants, est payé pour savoir qu'elle est tout sauf l'affaire de la seule Église-institution : a-t-on jamais vu plus d'acteurs extérieurs à ses rangs graviter autour des réguliers qu'à l'occasion de leurs réformes, soit lorsque le retour plus ou moins spontané à une rigoureuse observance de la Règle exigerait justement une plus stricte séparation d'avec le Monde ? Souverains, princesses, officiers royaux, municipalités et laïcs dévots constituent avec d'autres, au même titre que l'épiscopat et les clergés de toutes robes, autant de soutiens ou d'opposants potentiels aux diverses réformes monastiques et conventuelles ; autant — c'est peu dire que la métaphore est tenace — de « réseaux d'influence, d'amitié aussi » qui « font s'effacer un peu les différences de statut social devant les intérêts de la religion catholique »²³. De fait, se combinent autour des projets réguliers, de façon surprenante parfois, imprévisible toujours, les plus divers des « états », des « statuts » et des « fonctions », à tel point que la variété et la complexité des configurations désarçonnent celui qui s'en remet trop volontiers, comme par réflexe inconscient, aux « classes sociales » ou aux « groupes sociaux ». Confortables, les catégories familières à l'historien sont aussi inopérantes, porteuses qu'elles sont d'une vision tronquée et réifiée des relations interpersonnelles. Alors que faire ?

Convoquer, d'abord, les aînés, lesquels ont souligné de longue date les limites des schémas interprétatifs classiques et suggéré des alternatives inégalement heureuses. Ainsi du tandem des « clientèles » et des « fidélités »²⁴, qui, avec leurs nuances — le lien de fidélité comportant une dimension affective que ne possède pas le lien de clientèle²⁵ —, prétendaient refonder la perception des relations interpersonnelles au sein de sociétés anciennes dont le groupe lignager constitue

22. Caroline DOUKI, Philippe MINARD, « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ? Introduction », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 54-4 bis (2007), p. 7.

23. Jean-Pierre GUTTON, *Dévots et société au XVII^e siècle. Construire le ciel sur la terre*, Paris, 2004, p. 30.

24. Yves DURAND (dir.), *Clientèles et fidélités en Europe à l'époque moderne. Hommage à Roland Mousnier*, Paris, 1981 ; ID., *Fidélités, solidarités et clientèles*, Nantes, 1986 ; ID., *Les solidarités dans les sociétés humaines*, Paris, 1987 ; ID., *L'ordre du monde. Idéal politique et valeurs sociales en France (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Paris, 2001.

25. Yves DURAND, « Clientèles et fidélités dans le temps et dans l'espace », ID (dir.), *Clientèles et fidélités en Europe...*, op. cit., p. 3.

l'entité sociale de base. Révolution mentale, jurait-on, propre à n'éclairer rien moins que les causes profondes du succès ou de l'échec de telle ou telle entreprise²⁶. Révolution conservatrice alors, la réhabilitation de la verticalité du lien social servant sans même s'en cacher la célébration d'un Ancien Régime enfoui, le Vrai, l'Unique, univers de pleine osmose entre « dominés » et « dominants », révélé au seul petit troupeau des clairvoyants fustigeant le « réductionnisme dogmatique de certaines idéologies » et les chimériques préventions du plus grand nombre à l'encontre de la « soi-disant coalition féodalo-absolutiste »²⁷. *Exit*, donc, ce qui substituerait volontiers à l'horizontalité excessive de la vieille histoire marxiste une verticalité exclusive.

De là la tentation croissante de passer les frontières de la discipline pour s'aventurer, après d'autres, sur le terrain exotique de l'analyse de réseaux²⁸. Au cœur de ce domaine disciplinaire qui puise ses racines dans la psychologie et l'anthropologie sociales, un postulat central : les liens interpersonnels, fondement de toute relation sociale, sont indépendants du statut, de la position ou des charges de l'individu, soit des critères sur lesquelles se fonde traditionnellement l'analyse historique de l'espace social. Rompant avec les vues « durkheimiennes » dominantes en histoire, la *network analysis* promeut une analyse empirique — « behavioriste », dit un néologisme cher aux sociologues — des rapports sociaux. Rien que de séduisant. Reste à vérifier la compatibilité effective du miraculeux paradigme avec les exigences et les contraintes de l'histoire des clergés et de la vie religieuse. Et d'emblée l'optimisme béat prend un vilain coup dans l'aile.

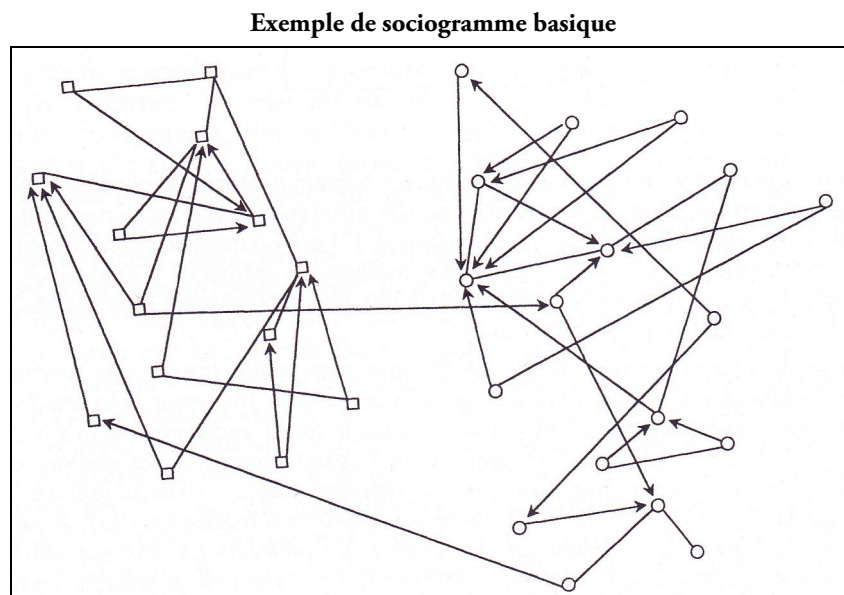
Il n'est qu'à visualiser la représentation formalisée d'un réseau tout ce qu'il y a de modeste [fig.] — ici une seule classe de cycle primaire dont chaque élève s'est vu donner le choix de son voisin —, « sociogramme » généré sur la base de « matrices relationnelles » carrées pointant l'existence d'une relation entre chaque individu du groupe considéré. Aussitôt s'impose une première évidence : jugeant que l'on ne saurait comparer et associer que ce qui s'y prête, l'analyse de réseaux n'inclut dans son périmètre que des unités identiques, là où l'historien jongle tant bien que mal avec les corps constitués — communautés religieuses, chapitres, confréries, etc. —, les individus et les groupements informels — typiquement la foule. Or, prendre la liberté de faire voisiner dans un même réseau groupes et individus reviendrait à postuler que le groupe pense et agit comme un seul homme, comme si vivre ensemble en religion impliquait de se trouver systématiquement en accord sur tout, de partager toujours objectifs identiques et aspirations sembla-

26. *Ibid.*, p. 24.

27. Yves DURAND, « Hommage à Roland Mousnier », ID. (dir.), *Clientèles et fidélités en Europe...*, *op. cit.*, p. IX-XI ; ID., « Clientèles et fidélités dans le temps et dans l'espace », art. cit., p. 22. Encore fais-je ici grâce de l'improbable dimension religieuse des événements du mois de mai 1968 — somme toute inoffensive en regard de parallèles inattendus entre nazisme et marxisme, dont on saisit mal en quoi ils pourraient bien concourir sous la plume d'historiens modernistes à refonder la connaissance du passé.

28. Une bibliographie francophone de base : Alain DEGENNE, Michel FORSÉ, *Les réseaux sociaux. Une analyse structurale en sociologie*, Paris, 1994 ; Emmanuel LAZEGA, *Réseaux sociaux et structures relationnelles*, Paris, 1998.

bles. Tant s'en faut que les communautés religieuses en donnent l'exemple, peuplées qu'elles sont d'individus d'origines parfois très différentes, aspirant rarement tous à observer avec une même rigueur la Règle commune.



Source : A. DEGENNE, M. FORSÉ, *Les réseaux sociaux...*, *op. cit.*, p. 32

Du reste, tout sociogramme est une représentation formalisée de l'espace social dont l'agencement fournit en lui-même des renseignements sur le comportement des acteurs étudiés : en l'occurrence, à deux exceptions près, garçons (à gauche) et filles (à droite) ont choisi pour voisin un élève de même sexe, regroupements traduits visuellement par le graphe. La place de chaque individu, sa distance aux autres — déterminée mathématiquement — comme le nombre moyen de ses connexions caractérisent les propriétés du réseau : densité, centralité, taux de connectivité, etc. Pareille finesse va de pair avec des techniques d'investigation étrangères à l'historien médiéviste ou moderniste, l'analyse de réseaux reposant, à l'imitation des sciences exactes, sur des expériences dont la spécificité réside dans la pleine coopération des sujets observés, lorsque le sociologue ne se livre pas à une enquête participative. Faut-il souligner que la précision des données ainsi collectées n'est en rien comparable à ce que veut bien livrer la documentation antérieure au XVIII^e siècle — lorsque se fait jour un intérêt croissant pour la statistique, dont témoigne bien la déclaration royale d'avril 1736 imposant la tenue régulière des registres paroissiaux ainsi que des registres de vêtements et de professions. Qui affirmera catégoriquement, parce que les sources n'en disent rien, que l'un ne connaît pas personnellement l'autre, que le premier est la créature du second pour lequel il donnerait jusqu'à sa vie, ou que celui-ci n'a jamais conversé avec celui-là ? Revoilà l'antienne attendue de l'historien enchaîné à ses sources, qui, par-delà son caractère rituel, se déssole de rappeler que les fonds, ecclésiastiques et autres, du Moyen Âge et de la première époque moderne ne sont pas ceux de l'administration espagnole de l'extrême fin de l'Ancien Régime.

D'où la nécessité, pour les plus décidés, de restreindre autant que possible les séquences et les objets historiques : vingt-trois intellectuels qui se réunissaient tous les vendredis soirs en 1611 à la taverne de la Sirène, au cœur de la *city* londonienne²⁹ ; un conflit mettant aux prises une poignée d'officiers royaux d'une ville de province³⁰. Où sont les centaines d'individus immanquablement rencontrés dans l'entourage des projets réguliers de réformes dès lors que l'enquête débord le cadre du siècle et se donne pour territoire un diocèse ou une province d'ordre ? Choisir, c'est renoncer ; et de fait, opter pour l'analyse de réseaux, c'est peu ou prou se condamner à la micro-histoire — qui n'est pas l'absolue panacée parfois louée³¹. Or, l'histoire des ordres religieux a besoin, plus que nulle autre sans doute, de transversalité, de comparatisme et d'un peu de profondeur de champ pour éviter les pièges d'une vision internaliste et du genre monographique. Car à chaque institut sa singularité, à laquelle vient se surajouter, pour ne rien simplifier, celle des contextes régionaux et locaux.

Et puis vient la technique : pas de matrices carrées ni de sociogrammes sans équipement logiciel dédié, là où l'historien obstinément réfractaire à la cartographie automatique n'est pas privé d'alternatives. Au mieux, la ressource est accessible, mais on soupçonne rarement l'ampleur des investissements à consentir en termes de temps de formation — la connaissance du langage de programmation, potentiellement nécessaire, n'est pas innée —, d'usage et de maintenance ; au pire, les contingences de la recherche contraignent à « bricoler » seul. Dans un cas comme dans l'autre, planera toujours le risque de l'« effet boîte noire » inhérent à toute démarche confiant à l'outil informatique la collecte, le stockage et le traitement de données — le problème n'est du reste pas différent pour les sources elles-mêmes à l'heure où se banalise dangereusement l'archivage électronique exclusif, catastrophe mémorielle annoncée tant les efforts fournis pour assurer la pérennité de l'information sont dérisoires en regard des enjeux.

Ni manifeste pessimiste, ni plaidoyer à charge, les quelques remarques ici ramassées enfonceraient pour un peu des portes grandes ouvertes en rappelant que l'interdisciplinarité n'a de sens que mise au service des exigences propres à la démarche historique. C'est l'évidence, aussi, que le réseau-concept forgé par la sociologie relationnelle, dont la faveur va croissante chez nombre d'historiens, peine à séduire médiévistes et primo-modernistes spécialistes du fait religieux

29. Pascal BRIOIST, « Un programme d'analyse des réseaux appliqué à une base de données historique : *Network* », *Mémoire vive*, 7 (1992) : <http://pireh.univ-paris1.fr/mv/num7.html#programme>.

30. Vincent MEYZIE, « Officiers “moyens” et monarchie absolue : un conflit à Limoges au XVII^e siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 53-3 (2006), p. 29-60.

31. Pour une vision démystificatrice de la *microstoria* : Bernard LEPETIT, « De l'échelle en histoire », Jacques REVEL (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, 1996, p. 71-94 ; Edoardo GRENDI, « Repenser la micro-histoire ? », *ibid.*, p. 233-243.

non en raison d'oppositions de principe, mais parce que leurs objets d'étude comme leur documentation ne s'y prêtent, sauf exception qui confirmerait la règle, pas de la meilleure manière. Qu'on le veuille ou non, les objets d'histoire sont et demeurent irréductiblement singuliers.